

électrique qui illumine les grandes artères de la ville ne contribuait guère aussi à nous faire regretter le mode d'éclairage de notre pauvre petite capitale où, trop souvent hélas ! les rares reverbères, éteints mal à propos, comptent sur une lune par trop capricieuse.

Après avoir donné un coup d'œil aux principaux édifices de la ville et visité attentivement, à plusieurs reprises, les deux musées Corcoran et Smithsonian—qui feront le sujet d'une étude subséquente sur l'art américain—nous nous rendîmes à la Maison Blanche, où le Président reçoit tous les jours les personnes qui vont lui présenter leurs respects ou tout simplement le voir de près. Tout le monde étant admis à lui serrer la main, nous saisismes l'occasion de voir le successeur de Garfield. Hommes politiques, gens de la finance et du commerce, bourgeois, artisans, anciens soldats, nègres du plus beau noir, tous, pêle-mêle, encombrant les antichambres, attendant, pour y pénétrer en bloc, que la porte de la salle de réception veuille bien s'ouvrir. Malheureusement pour nous, nous ne devions pas avoir la chance d'un *shake-hand* avec le Président, qui se trouvait retenu ce jour-là par des affaires d'Etat.

Le sans-gêne le plus démocratique préside à ces réceptions populaires et nous ne fîmes pas peu surpris d'y voir des hommes le chapeau sur la tête, et, chose plus étrange encore, des femmes, très bien mises, du reste, assises sur les marches d'un escalier. J'avais déjà été souvent choqué, dans des bals donnés par les gens du meilleur monde, à Québec, de voir les jeunes filles s'asseoir dans les escaliers avec messieurs leurs cavaliers ; mais, j'avoue que ce manque de convenance qui m'avait déplu chez des particuliers, je ne m'attendais guère à le rencontrer à une réception chez le président des Etats-Unis. Cet exemple, partant de haut lieu, ne m'empêchera pas de trouver toujours un tel procédé de fort mauvais ton chez nos élégantes et des plus déplacés dans l'habitation du premier dignitaire de la république américaine.

JOSEPH MARMETTE.

ÉCHOS D'OTTAWA

Le députés se sont mis à la besogne pour de bon : les séances, qui durent longtemps dans la nuit, sont à l'ordre du jour. C'est le discours sur le budget qui est d'ordinaire le signal du vrai travail, et cette année, le ministre des finances l'a fait plus tôt que d'habitude. Est-ce un indice que la session sera de courte durée ? On semble le croire ; mais c'est assez douteux, depuis longtemps les sessions du Parlement fédéral ne durent jamais moins de trois mois. On n'entend plus parler ni de bals, ni de soirées ; il n'est plus question que de finances, de surplus, de déficits. On brasse des millions sur le papier.

* *

Le carême, autant que les travaux de la session, a mis les violons dans leur boîte. Le seul amusement qui reste—si c'est un amusement—c'est une série de bazars à n'en plus finir. Les députés y vont aussi gaiement qu'au bal. On y voit une autre espèce de danse : celle des billets de banque. Malheur à l'indemnité ! Mais on dit que donner au bazar porte chance. Avis à ceux qui songent aux prochaines élections.

* *

Les bals officiels ne sont pas toujours gais, surtout lorsqu'on a passé un certain âge, et ceux qui ne sont plus jeunes et qui vont encore aux soirées dansantes, il sera beaucoup pardonné, parce que le plus souvent ils s'y seront embêtés beaucoup. Un personnage qui assistait à un de nos derniers bals vint me trouver vers minuit.

—Comment vous amusez-vous ? lui dis-je.

—Ne m'en parlez pas, je n'ai fait que *portager* toute la nuit.

—Que voulez-vous dire par là ?

—Dans les voyages d'autrefois, la partie la plus rude c'était lorsqu'il fallait porter les paquets sur les épaules entre deux rivières ou pour éviter un rapide. Ce soir, on m'a chargé de promener toutes celles que personne ne faisait danser, et je vous prie de croire que c'était là un rude *portage*.

J'ai trouvé l'expression très pittoresque et bien réussie comme couleur locale.

* *

Cela me rappelle le mot d'un noble étranger qui habitait—disons Toronto—il y a quelques années. Invité à une soirée chez un des notables de la ville, il s'y rend, retire son paletot et s'avance jusqu'à la porte du salon. Là, il voit, rangées le long du mur, une foule de respectables douairières qu'il lui faudra portager. A cette perspective, il sent sa galanterie faillir et tourne sur ses talons en disant : Terrible ! terrible ! et file au plus tôt.

* *

Il y a parmi les fêtes officielles de la capitale, une cérémonie qui intimide fort et à bon droit les débutants :

c'est le lever du Gouverneur-Général. Cela se passe dans la grande salle du Sénat. Le Gouverneur-Général, entouré de ses ministres, se tient sur les marches du trône, et ceux qui veulent lui présenter leurs hommages défilent à la queue leu-leu devant Son Excellence pour la saluer. Puis ils se rendent dans les tribunes du Sénat ou d'acteurs ils deviennent spectateurs. Voir le défilé du haut des galeries est certes un spectacle très joli et quelquefois amusant. On rit de ceux qui saluent un peu gauchement et qui perdent la tête au moment suprême, s'inclinent devant une colonne ou un officier au lieu de saluer le Gouverneur.

Cette cérémonie du lever se faisait bien plus simplement sous l'Empire. Tous ceux qui voulaient y assister se réunissaient dans une grande salle que l'empereur et l'impératrice traversaient en saluant l'assistance.

C'était aussi simple qu'expéditif.

ORIGINES HISTORIQUES

DU NOUVEAU MONDE

II

Les Basques. Le Voyage de Cabot.

D. W. PROWSE, *Episodes in our early history* (St. John Newfoundland, 1878).—Ch. Levi Woodbury, *The relations of the Fisheries to the Discovery and Settlement of North America* (Boston, 1880).

Dans la première partie de cette étude, nous avons démontré que les Scandinaves ont découvert l'Amérique du Nord dès le onzième siècle ; or, il serait presque invraisemblable que Christophe Colomb n'eût pas entendu parler de leurs établissements et de leurs expéditions dans l'occident. Il alla en Islande en 1467, selon les uns, en 1477, selon les autres, c'est-à-dire quelques années seulement après la lettre par laquelle le pape Nicolas V recommandait aux évêques islandais de secourir la colonie groënlandaise. Les traditions relatives aux pays de l'ouest devaient être encore très vivaces et Colomb, certainement, en a eu connaissance. Soit qu'il obéit simplement à cette noble curiosité de l'homme supérieur qui le pousse à recueillir tous les faits intéressants que le hasard met à sa portée, soit qu'il portât déjà en lui-même le projet de pénétrer le grand secret de l'océan, il dut interroger plus d'un vieillard blanchi par l'âge, sur les souvenirs de sa jeunesse. Sans parler de l'Atlantide, de Platon, de la légende irlandaise de Saint-Brandon, évêque de Kerry, faisant voile à travers l'Atlantique, vers une île des saints, les renseignements obtenus en Islande par l'immortel génois devaient suffire à un œil comme le sien, pour voir au delà des limites que l'ignorance et la peur avaient assignées à la terre habitable. Mais il est parfaitement permis de supposer qu'il a pu recevoir en outre des renseignements provenant d'une autre source, je veux parler des Basques.

Dans une brochure intitulée *Le Canada et les Basques*, le comte de Premio-Real, consul-général d'Espagne à Québec, s'est attaché à prouver que les pêcheurs basques connaissaient les rives du Saint-Laurent, avant que Jacques Cartier y fût venu, chargé d'une mission spéciale par le roi de France. Or, il y a de fortes présomptions pour croire qu'il en a été de même à l'égard de Terre-Neuve et que les barques biscayennes fréquentaient les eaux de cette île, avant le voyage de Cabot et même celui de Colomb, qui a fort bien pu être encouragé dans ses idées de découvertes par les récits de quelque vieux pêcheur basque.

Dans un travail des plus intéressants, dont le titre se trouve en tête de cet article, M. Levi Woodbury fait ressortir d'une manière éclatante la part prise par les pêcheurs en général à la découverte et à la colonisation de l'Amérique du Nord. Il fait voir que c'est à eux en réalité et non aux "Pilgrim Fathers," comme on le croit communément, que les Etats-Unis doivent leurs premiers établissements. Sans eux, les puritains, tout énergiques qu'ils étaient, seraient littéralement morts de faim, car les maigres récoltes faites par les premiers colons étaient tout à fait insuffisantes pour parer aux premiers besoins. Dans un chapitre où M. Woodbury prouve que les grands bancs de Terre-Neuve n'ont été découverts par aucun des explorateurs historiques de cette époque et n'ont pu l'être que par les Basques, il fait les réflexions suivantes qui méritent d'être méditées : " Tandis que l'or et les épices de l'Inde excitaient la cupidité et les entreprises des Européens, les grands de la terre accordaient peu d'attention aux humbles travaux, à l'audacieuse énergie des équipages de pêche qui erraient dans les parties les plus dangereuses du tempétueux océan, à la poursuite de la morue, du hareng et du maquereau. Aucun littérateur d'aujourd'hui ne s'amuserait à recueillir ce qu'ils savaient pour populariser leurs découvertes. On ne supposait pas qu'aucun chemin à la renommée pût croiser le pont de leurs navires ou se cacher dans les plis d'une seine bien tannée. Hakluyt et Purchas, Peter Martyr et Corteréal, pensent à peine nécessaire de mentionner ces hommes du harpon et du filet, de la ligne et de l'hameçon ; et lorsqu'ils s'informaient auprès d'eux, ce qui leur arri-

vait assez souvent, on considérait comme appartenant en propre aux chroniqueurs que nous venons de nommer, les renseignements qui leur venaient de ces équipages peu communicatifs. C'est à peine si, dans les relations imprimées des premiers voyageurs et parmi les paperasses tombant en poussière dans les archives publiques, nous trouvons quelques indications de nature à nous faire connaître ce qu'étaient ces équipages de pêche à une époque qui, d'après la littérature moderne, a dû voir la découverte de l'Amérique par des expéditions royales et de grands amiraux, voguant sous pavillon espagnol ou anglais, français ou portugais. Il y a pourtant de bonnes raisons pour croire que les patrons de barques et les pêcheurs fréquentaient ces rivages avant les amiraux." Ces raisons, nous les exposerons en parlant du voyage de Cabot.

Il est facile de se figurer l'effet prodigieux des voyages de Colomb sur l'Europe, et particulièrement sur les nations maritimes et commerçantes. Les navigateurs et les aventuriers allaient se lancer avec enthousiasme dans cette voie féconde qui ouvrait des horizons radieux à tous les hardis compagnons. C'est aussi le moment où s'épanouissent toutes les nations latines du midi de l'Europe. Presque partout où vous entendez retentir un grand nom à cette époque, soyez sûr qu'il appartient à l'une d'entre elles. L'Espagne, l'Italie et le Portugal étaient alors en tout les premiers pays du monde, dans les armes comme dans les lettres, dans la navigation comme dans les arts. Venise couvrait de ses navires la Méditerranée et allait bientôt lutter contre une coalition européenne. *Raphaël* et *Le Titien*, *Michel-Ange* et *Léonard de Vinci* se préparaient à faire arriver à son zénith le soleil de la peinture et de l'architecture ; *L'Arrioste* présidait par ses premiers chants à l'essor de sa muse ; *Vasco de Gama* essayait, dans un premier voyage, la route des Indes qu'*Albuquerque* allait conquérir et que *Cumoens* devait chanter. *Magellan* méditait déjà le tour du globe. *Fernand Cortez*, il est vrai, n'était encore qu'un enfant indiscipliné, faisant par son tempérament fougueux le désespoir de ses magisters ; mais *Pizarro* était déjà un homme, et *Gonzalve de Cordoue*, le grand capitaine, venait de mettre fin à la domination huit fois séculaire des Maures, tandis qu'une reine illustre exaltait chez les Espagnols cet esprit chevaleresque auquel *Cervantes* devait porter de si rudes coups un siècle plus tard. L'aigle de *Charles-Quint* allait bientôt prendre son essor et, suivant la magnifique expression de Victor Hugo, " couvrir le monde entier de tonnerre et de flammes." En attendant, *Colomb*, sous les auspices de l'Espagne, découvrait les Antilles, et un autre Italien s'appropriait à faire, pour le compte de l'Angleterre, un voyage de découverte dans le nord du Nouveau-Monde.

Jean Cabot était un Vénitien que ses affaires avaient obligé de s'établir à Bristol. La première besogne dans laquelle on le trouve engagé pour le compte de Henri VIII, est une négociation relative à quelques différends survenus entre le Danemark et l'Angleterre, touchant les pêches de cette dernière dans les eaux islandaises. Les documents concernant cette affaire, et qui sont parvenus jusqu'à nous, donnent une description fort détaillée des mœurs des colons scandinaves, et bien que nous ignorions si Cabot s'est rendu lui-même en Islande, il est fort possible que l'idée de son voyage date de ses rapports avec les Islandais. Quoiqu'il en soit, il obtint, en 1496, de Henri VII, cinq navires pour un voyage de découverte. Il voulait réaliser ce rêve de tous les anciens navigateurs de trouver par le nord-ouest un passage vers la Chine. Ses trois fils, Ludovic, Sébastien et Sanzio l'accompagnaient. Sébastien était le plus instruit de la famille, et comme il était né à Bristol en 1477, le chauvinisme britannique voulut à toute force lui attribuer l'honneur de la découverte, bien qu'il n'eût alors que dix-neuf ans, et ne pût, en aucun cas, être le chef de l'expédition. Il existe, d'ailleurs, trois pièces qui démontrent jusqu'à l'évidence, non-seulement que Jean Cabot commanda l'expédition, mais encore la projeta. Les lettres patentes que le roi lui remit pour son second voyage, en 1498, constituent le plus important de ces documents. En voici une traduction aussi littérale que possible :

" A tous ceux qui les présentes verront, salut ; sachez que par grâce spéciale et mu par diverses raisons, nous avons donné et garanti et par les présentes donnons et garantissons à notre bien-aimé Jean Cabot, le Vénitien, une autorité suffisante et des pouvoirs tels que par lui-même, par son délégué ou ses délégués, il puisse prendre à son choix, dans n'importe quel port ou quels ports ou autres lieux situés dans notre royaume d'Angleterre, VI navires anglais jaugeant 200 tonnes et au-dessous, munis de leur grément et de tout ce qui est nécessaire pour les diriger sûrement, afin de les convoyer et de les conduire à la terre et aux îles découvertes dernièrement par le dit Jean."

La seconde pièce est une lettre de l'ambassadeur de Venise en Angleterre, datée du 24 août 1497, et découverte dans les archives vénitienes, par M. Brown. En voici un extrait : " Il y a quelques mois, Sa Majesté Henri VII a expédié un Vénitien, qui est excellent marin et très habile explorateur, et il a découvert des îles grandes et fertiles." Enfin, dans un volume écrit par M. Brown se trouve une lettre du 23 août 1497,